

CHAPITRE VI.

Les premiers rayons du soleil du 6 septembre nous montrèrent l'armée russe dans les mêmes positions où on l'avait reconnue la veille; et, nous en conviendrons avec M. de Ségur, ce fut une joie générale. Voici dans quels termes il en déduit les motifs :

« Enfin cette guerre vague, molle, mouvante, où nos efforts s'amortissaient, dans laquelle nous nous enfoncions sans mesure, s'arrêtait ! On touchait au fond, au terme ! et tout allait être décidé. (Page 364 [268].)

CHAPITRE VII.

PENDANT que l'empereur est occupé à examiner la position des Russes, le prince d'Eckmühl vient lui annoncer qu'il a examiné leur gauche, et lui propose un plan pour la tourner avec ses cinq divisions et le corps de Poniatowski. Napoléon refuse; le maréchal Davoust insiste, mais inutilement. Ce plan est probablement l'ouvrage de M. de Ségur, tracé d'après les dires de certaines personnes sur ce qui aurait pu être fait à la bataille de la Moskowa. Il fait retourner Davoust à son poste, *en murmurant contre tant de prudence*. Parmi le grand nombre de raisons que l'on pouvait donner pour justifier le refus de l'empereur, pourquoi l'auteur nous cite-t-il *l'âge qui l'a rendu moins entreprenant*? (Page 370 [273].) Napoléon était-il un vieillard à quarante-trois ans? Le fait est qu'aujourd'hui même, que nous connaissons toutes les forces des Russes sur ce champ de bataille, et leur emplacement, personne ne saurait affirmer ce qui serait arrivé, si le mouvement proposé par Davoust avait été exécuté. Pour qu'il réussît, il aurait fallu qu'il se fût opéré pendant la nuit. Or, l'on sait les inconvénients de pareilles marches faites dans un pays boisé et inconnu, presque sans guide. Lorsqu'il s'agissait de manœuvres beaucoup plus simples, et dont les conséquences étaient moins graves, nous voyons ce qui eut lieu avant et après Smolensk au corps de Junot. D'ailleurs, il est bien probable que l'ennemi, avec son immense quan-

tité de troupes légères, eût bientôt appris ce mouvement ; ce qui eût pu le décider à y parer ou à se mettre en retraite ; et la bataille que nous cherchions eût encore été retardée.

Comment M. de Ségur, après nous avoir peint l'armée désorganisée, mourant de faim et de fatigue, affaiblie et découragée, nous dit-il « qu'elle était saine, souple, nerveuse, telle que ces corps virils qui, venant de perdre les rondeurs de la jeunesse, montrent des formes plus mâles et plus prononcées ? Toutefois, il la trouve silencieuse comme la nature au moment d'un grand orage, ou comme le sont les foules à l'instant d'un grand danger. » (Pages 372 et 373 [274].)

« La témérité de la position où Napoléon a poussé son armée » paraît évidente à l'auteur ; « il n'y a plus de repos pour elle que dans la mort ou la victoire. » Mais sur quoi compte-t-il ? « Sur la curiosité des soldats, qui voudront voir Moskou.... peut-être la piller. » (P. 373 [274, 275].)

Toujours *piller* ! Quand on est jeune, on a de la peine à se défendre de l'exaltation d'un sentiment quelconque ; et il est rare que la gloire, la confraternité, la reconnaissance, n'influent pas sur nos jugemens. Mais M. l'officier du palais est au-dessus de ces misères. Ni la gloire de l'armée, ni le sentiment qu'on éprouve pour ses compatriotes, ni la reconnaissance pour son bienfaiteur, ne l'empêchent de voir dans l'armée et dans les soldats qui la composent, des pillards, et dans le chef qui la commande, un esprit favorable au pillage.

La proclamation à l'armée sera trouvée un jour *admirable*, dit M. de Ségur (page 374 [275]) ; mais pourquoi ne le serait-elle pas dès à présent ? Ce qui est grand et beau est de tous les temps.

CHAPITRE VIII.

L'AUTEUR nous représente Kutusof cherchant, au nom de la religion, à exciter le fanatisme et l'enthousiasme de ses soldats à demi barbares. Les injures ne sont pas épargnées à Napoléon. On peut comparer les deux proclamations. M. de Ségur nous dit que « les peuples grossiers, qui n'en sont encore qu'aux sensations, sont par cela même des soldats d'autant plus redoutables.... Restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources des besoins, des désirs et des idées. » (Page 376 [276, 277].)

M. le maréchal-des-logis du palais s'est fait une singulière idée du soldat. Quoi ! le soldat est d'autant plus redoutable que le peuple auquel il appartient est plus grossier ? Cette maxime est un peu contrariée par l'histoire des Grecs et des Romains, qui, au moment de leurs plus beaux triomphes, étaient les peuples les plus civilisés de la terre. Elle ne sera pas confirmée par l'exemple des militaires français, qui, appartenant à la nation la plus policée des temps modernes, n'étaient *cependant pas les moins redoutables*. N'en déplaise à M. de Ségur, la gloire des soldats français appartient autant à leur bravoure innée, qu'à cette multitude de sensations, qui naissent de la civilisation perfectionnée, et qui produisent l'élan vers la gloire.

Quelques lignes plus bas, il suppose que les Russes sont plutôt idolâtres que chrétiens, et « qu'ils l'ont faite (la re-

» ligation chrétienne) toute physique et matérielle, pour la
» mettre à leur brute et courte portée.» (Page 376 [277].)

Ces réflexions peuvent être fort belles; mais ce n'est pas une dissertation de métaphysique et d'idéologie que le lecteur doit s'attendre à trouver sous la plume de l'historien qui décrit l'imposante bataille de Moskou; le simple récit des faits eût été pour lui d'un intérêt plus grand.

Au tableau vrai que l'auteur fait de la réception du portrait du roi de Rome, il aurait pu ajouter ces paroles de l'empereur, qui peignent sa profonde émotion, et les sentimens qui l'agitaient au milieu de l'ivresse des acclamations de ses soldats : *Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.*

Le colonel Fabvier, aide-de-camp du maréchal Marmont, vint annoncer à l'empereur la perte de la bataille des Aropyles. M de Ségur nous dit que « l'empereur reçut bien » l'aide-de-camp du général vaincu, la veille d'une bataille » si incertaine, se sentant disposé à l'indulgence pour une » défaite. » (Page 378 [278].) Ce fait et la réflexion qui le suit, manquent totalement d'exactitude. L'empereur témoigna le plus vif mécontentement, quand il apprit que le maréchal Marmont avait compromis l'armée française, pour satisfaire une ambition toute personnelle, en livrant bataille, sans attendre, malgré les ordres qu'il en avait reçus, l'arrivée du corps de Soult, qui devait assurer la victoire. Le colonel Fabvier, qu'animent les sentimens les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches de l'empereur, et le lendemain l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient point en bravoure à ceux de l'armée de Russie.

Les détails que l'auteur nous donne sur la nuit que passa Napoléon, sont un amas d'idées décousues, de mots mal

saisis, de conversations tronquées, de monologues interrompus à chaque instant. Reconnaît-on dans ce tableau le général qui commanda en chef dans cinquante batailles rangées ! Il semble que Napoléon n'en eût jamais livré. Ce passage ne peut avoir été écrit que sur des notes fournies par quelque valet de chambre, à un historien trop étranger à l'empereur pour les apprécier.

Napoléon, qui s'est rassuré en trouvant « son armée » saine, souple, nerveuse, etc. (page 371 [274]), s'épou- » vante de son dénuement. Comment, lui fait dire M. de » Ségur, faibles et affamés soutiendront-ils un long et » terrible choc? » (Page 379 [278].) Notez que c'est du même jour et de la même armée qu'il parle. Semblable contradiction existe dans le portrait de l'empereur, qui nous est représenté, le jour, calme, doué d'un regard d'aigle, extraordinaire (pages 355 et 358 [263, 265],) et la nuit, livré aux terreurs et aux sollicitudes d'un faible enfant, jeté tout à coup dans une situation imprévue.

CHAPITRE IX.

LE 7 septembre, à cinq heures du matin, Napoléon alla se placer près de la redoute conquise l'avant-veille. De cette position centrale, il envoya plusieurs officiers pour suivre l'exécution des ordres qu'il avait donnés pendant la nuit. L'auteur dit que « l'attention de l'empereur était alors fixée » sur sa droite, quand tout à coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche. » (Page 382 [281].) Cela est tout-à-fait inexact. Le feu commença par la batterie de notre droite. M. l'officier du palais, en le faisant commencer par la gauche, aurait-il eu la pensée d'ouvrir le récit de sa bataille par l'attaque partielle d'un régiment (le cent sixième), qui ne dut son salut qu'au quatre-vingt-douzième, *accourant de lui-même à son secours?* (Page 383 [281].) On pourrait en inférer que, dès le début, il n'y avait pas, même sur ce point, un général pour donner des ordres et se faire obéir. Nous remarquerons en passant que ce quatre-vingt-douzième régiment est le même dont M. de Ségur, au combat d'Ostrowno, a attaqué la réputation.

« C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner à son » aile gauche d'attaquer violemment.....; il multiplia ses » ordres; il outra ses excitations, et il engagea de front » une bataille, qu'il avait conçue dans un ordre oblique. » (Page 383 [281].)

D'après l'ordre général de la bataille, le prince Eugène devait, par une attaque sur Borodino, attirer l'attention des

ennemis sur leur centre et leur aile droite, afin, 1° de faciliter le mouvement que le prince Poniatowski devait faire dans la direction de la vieille route de Smolensk à Moscou; 2° d'empêcher l'ennemi de dégarnir toute sa droite, pour renforcer l'extrémité de son aile gauche, que devait attaquer le maréchal Davoust.

« Rapp accourt remplacer Compans; il entraîne encore » ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de charge, » contre la redoute ennemie. » (Page 384 [282].)

L'empereur, satisfait de la manière dont le général Compans s'était emparé, le 5, de la redoute de Schwardino *, l'avait chargé de l'attaque du redan de l'extrême gauche de la position des Russes. Ce général avait à sa disposition sa division et celle du général Dessaix. Aussitôt la canonade engagée, il forma sa division en deux masses parallèles. Celle de droite était destinée à éloigner l'ennemi du taillis, et à couvrir par là le mouvement de la brigade de gauche, qui marcha directement sur le redan. La division Dessaix était en seconde ligne pour servir de réserve. Au moment où le général Teste (avec le vingt-cinquième et le cinquante-septième régiment) pénétrait dans la redoute (il était alors sept heures et demie du matin), Compans fut blessé d'un biscaien à l'épaule. Ce général, que remplaça le général Dupelain dans le commandement de sa division, remit la direction de l'attaque à Dessaix, qui lui-même ne

* Le 6, veille de la bataille, l'empereur avait fait appeler Compans, pour lui faire connaître qu'il le destinait à attaquer la redoute ennemie placée à notre extrême droite. Le maréchal Ney était présent. Compans proposa de faire passer sa division par le bois, pour éviter la mitraille. Ney prétendit que cela pourrait mettre du décousu dans ce mouvement; mais Compans ayant fait observer que ce bois était un taillis praticable qu'il avait reconnu, l'empereur approuva son projet. Le général Compans ajouta que ce qu'il craignait, c'était que l'ennemi ne s'avançât sur sa droite dans le bois, et ne se plaçât entre Poniatowski et lui. Napoléon lui dit : *Vous avez raison; pour parer à ce danger, vous pourrez disposer de la division Dessaix.*

tarda pas à être blessé dangereusement. Ce fut lui que le général Rapp vint remplacer. Le maréchal Davoust, qui était à la droite de la grande batterie, fut blessé presque aussitôt *. Ce fut un grand malheur que tous ces chefs fussent frappés presque en même temps. La blessure du général Compans, qui connaissait bien les intentions de l'empereur, fut sur-tout fatale; il y eut de l'indécision dans le mouvement du premier corps.

Suivant notre historien, Rapp, qui a été blessé à la tête de la division Compans, vient dire à l'empereur, *qu'il y faudrait la garde pour achever.* (Page 384 [282].) M. de Ségur suppose apparemment que la blessure qu'avait reçue le général Rapp avait attaqué son cerveau. En effet, n'aurait-il pas donné une preuve de folie, s'il eût proposé à l'empereur, au commencement d'une bataille, de faire donner la réserve? Mais l'auteur aura entendu des généraux raisonner depuis l'événement sur cette bataille; il aura entendu dire que, si la garde eût donné, infanterie et cavalerie, les résultats de la victoire eussent été beaucoup plus brillants. Dans son système de critiquer Napoléon, il s'est emparé de cette idée, qu'il exploite dans tout le cours de son récit, sans faire attention au moment opportun où cette opération eût pu être regardée comme admissible. Cette attaque de la garde, qui, dans tous les cas, ne devait s'effectuer que pour décider ou compléter la victoire, l'auteur aurait voulu qu'elle eût eu lieu au commencement de l'action. Il faut être peu militaire, pour ne pas savoir qu'il

* Le général Sorbier, envoyé par Napoléon au prince d'Eckmühl, le rejoignait au moment où un boulet traversa son cheval. Le canon d'un de ses pistolets, forcé dans sa fonte, fit au maréchal une contusion si grave qu'il fut renversé. Le général Sorbier, dans le premier moment, le crut tué, et vint l'annoncer à l'empereur, qui ne répondit rien. Mais bientôt un officier arriva, et apprit à Napoléon que le prince d'Eckmühl était à la tête de ses troupes. L'empereur dit avec effusion : Dieu soit loué!

est de principe de n'engager la réserve qu'à la dernière extrémité, et que l'habileté du général consiste en partie à tout faire pour que l'ennemi engage sa réserve le premier. Si M. de Ségur avait étudié les différentes batailles livrées par l'empereur, il aurait vu que le plus souvent c'est à l'application de cette maxime qu'il a dû la victoire.

« Alors Ney, avec ses trois divisions réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine. » (Page 384 [282].)

Le corps du maréchal Ney se trouvait placé au centre, ayant en seconde ligne celui du duc d'Abrantès. Sa droite se trouvait appuyer la gauche du maréchal Davoust. « Il ne se jeta point dans la plaine, ni ne courut seconder Davoust. » (Page 384 [282].) Il exécuta les ordres qu'il avait reçus de l'empereur, pour attaquer, conjointement avec le maréchal Davoust, les trois redoutes qui couvraient la gauche de l'ennemi. Les blessures des généraux Compans et Dessaix, et du maréchal Davoust, ayant causé de l'hésitation dans les manœuvres du premier corps, l'attaque de ce corps ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Le mouvement des trois divisions de Ney, exécuté avec le plus grand ensemble, eut un plein succès. Encouragées par cette attaque, les deux divisions de Davoust attaquèrent de nouveau, et les trois redoutes restèrent en notre pouvoir; il était alors neuf heures du matin.

Suivant M. de Ségur, les Russes marchèrent vers midi pour reprendre les redoutes. « Les Français, dit-il, étaient encore dans le désordre de la victoire; ils s'étonnent, ils reculent. » (Page 385 [283].) Ce fait paraît avoir été copié d'après les gazettes russes. Il est faux que les Français aient, dans tout le cours de la bataille, abandonné les trois redoutes qu'ils avaient occupées dès le commencement. Les corps de Davoust et de Ney surent les défendre contre les attaques réitérées des Russes. Le général ennemi, voyant, dès les premières attaques, qu'il avait placé sa droite dans

une position peu avantageuse, se hâta d'en tirer le corps de Baggowout pour le porter à sa gauche, déjà tant affaiblie par la prise des redoutes.

Le mouvement que M. de Ségur suppose avoir été effectué par les Westphaliens, la méprise qu'il leur attribue d'avoir fait feu sur nos troupes, le désordre qui, selon lui, en résulta, sont des faits également controuvés. Les Westphaliens, ainsi que nous l'avons dit, étaient en réserve derrière le maréchal Ney. L'empereur, voyant la non-réussite de l'attaque de Davoust, les envoya sur la droite de ce maréchal, liant ainsi son corps avec celui de Poniatowski qui était vers Ulitsa. Ce fut donc dès le commencement de la bataille, et non au milieu, comme l'avance l'auteur, que ce corps d'armée fut placé à la droite du maréchal Davoust, pour soutenir son attaque, et non pour secourir les Polonais. Il paraît, aux détails que M. de Ségur nous donne à ce sujet, qu'il n'a pas été, en amateur, voir le combat sur ce point. Qui lui peut avoir rapporté que nos soldats, poussés par la cavalerie ennemie, « couraient tout effarés autour » du parapet (de la redoute), et qu'il ne leur manquait pour « fuir qu'une issue? (P. 386 [283].) » Plus loin il nous dit : « En même temps Ney a reformé ses divisions. » (Page 386 [284].) Où a-t-il vu que jamais elles aient été rompues? Toutes ces assertions manquent de vérité, aussi bien que l'image qu'il nous offre de Murat, « combattant » d'une main, et de l'autre élevant et agitant son panache, « seul au milieu des ennemis. » (Page 386 [283].) L'auteur n'ayant point pris part à cette bataille, s'est laissé entraîner par ses réminiscences de *l'Iliade*, jusqu'à en imiter un passage, sans songer que les temps et les armes sont tout-à-fait changés.

CHAPITRE X.

« CETTE action vigoureuse (la prise du village de Semenskoi) nous ouvrait le chemin de la victoire. Il fallait nous y précipiter; mais Murat, Ney et Davoust étaient épuisés. Ils s'arrêtent, et pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusqu'alors inconnue. » (Page 388 [285].)

Il est assez singulier de voir M. de Ségur faire demander des renforts par Murat, Ney et Davoust victorieux, dans un moment où il nous dit que Bagration a retiré sa gauche jusque vers Psarewo, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en arrière; ce qui nous aurait laissés maîtres de tout le champ de bataille qu'occupait d'abord la gauche de l'armée russe. *L'hésitation jusqu'alors inconnue* de Napoléon montre, de la part de l'historien, au moins un défaut de mémoire. En effet, jusqu'à présent, ne nous l'a-t-il pas montré constamment tourmenté d'une fièvre d'hésitation?

Mais voici Bagration qui, de Psarewo, revient attaquer Semenskoi; la division Friant est en avant de ce village. M. l'officier du palais nous dit que *ses soldats se troublent* (page 389 [285]); que Murat saisit au collet un de leurs chefs, qui fuit, et lui crie : *Que faites-vous?* et le colonel de lui répondre : *Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici. Eh! j'y reste bien moi, s'écrie le roi.* « Ces » mots arrêtaient cet officier; il regarda fixement le mo-